

# L'homme qui ne voulait pas mourir

Frida Morrone



EricHines  
©EricHines

C'est l'histoire d'un jeune homme qui ne voulait pas mourir. Arrivé à l'âge d'apprendre un métier, il se dit :

– À quoi bon trimer pendant toute une vie, après quoi on est vieux, après quoi on meurt et c'est fini. Au lieu de travailler, je chercherai le pays où on ne meurt pas. Je suis sûr qu'un tel pays existe : dans les contes de tous les pays, il y a bien des lutins, des fées et des esprits immortels et, si c'est vrai que dans toute légende il y a un fond de vérité, ils doivent bien venir de quelque part, sans doute d'un pays où on ne meurt pas. Je vais le trouver, j'en suis sûr, et quand j'y serai installé, la mort aura bien à me courir après, elle ne me trouvera point.

Ainsi, il quitte sa famille et ses amis et se met à marcher sur les chemins du monde à la recherche du pays de l'immortalité. À chaque fois qu'il arrive dans un pays qu'il ne connaît pas, dans une ville qu'il ne

connaît pas, il s'assoit dans une taverne ou un café, il commande à boire, il entame une conversation sur la pluie et le beau temps et à chaque fois il pose sa question : – Est-ce qu'ici les gens meurent ou vivent pour toujours ? Est-ce que c'est ici le pays de l'immortalité ? À la même question, toujours la même réponse :

– Bien sûr qu'on meurt, tôt ou tard, comme de partout dans le monde ! La mort fait partie de la vie.

Même réponse, même suite d'histoire, l'homme reprend sa route et sa recherche. Il visite beaucoup de pays, il apprend des langues, des chansons et des contes différents, mais il ne s'arrête jamais car il ne trouve pas ce qu'il cherche.

La Mort, de son côté, suit ses aventures du coin de l'œil, elle sait que ce n'est pas encore son moment, qu'il a encore beaucoup d'années devant lui mais qu'un jour il sera à elle. Elle n'est pas pressée.

Un jour, le jeune homme va au-delà de tous les pays connus et se retrouve devant une immense forêt dense et belle, qui s'étend à perte de vue. De son intérieur lui parvient un son régulier : toc, toc, toc... Il le suit, il arrive au milieu de la forêt et il voit un vieil homme, sa barbe blanche longue jusqu'à sa taille, qui coupe un arbre. Il s'en approche, il le salue. Si le visage du vieillard est un parchemin couvert d'une infinité de rides, ses yeux sont pétillants et pleins de vie. Le cœur du jeune homme bâte la chamade, peut-être qu'il est finalement arrivé là où on ne meurt jamais. Plein d'espoir, il lui pose sa question. L'autre hausse ses épaules :

– Jeune homme, je ne sais pas si un tel pays existe. La seule chose que je sais c'est que ma tâche sur terre est de réduire tous ces arbres en morceaux pas plus longs qu'une allumette et je vivrai autant qu'il me sera nécessaire pour l'accomplir.

– Et que se passera-t-il quand le dernier arbre sera tombé sous ta hache en argent et que tu auras coupé la dernière branche ?

– Mon temps sera fini et je mourrai. Si tu veux, tu peux rester avec moi, m'aider et tu vivras autant que moi.

Le jeune homme regarde la forêt, il y a beaucoup d'arbre, il faudra beaucoup de temps, trois cents ans peut-être, mais un jour le vieillard aura fini son travail, sûr comme la mort.

– Non, merci, je préfère continuer à chercher.

Il s'en va, il marche encore longtemps, il arrive devant une montagne si haute qu'elle cache le soleil. À ses pieds, un vieil homme, plus ridé que le précédent, une longue barbe blanche longue jusqu'à terre, qui, avec sa brouette, déplace la montagne pour que le soleil puisse finalement briller sur la vallée. C'est cela qu'il a à accomplir et il ne mourra qu'avec l'accomplissement de sa tâche. Bien qu'invité à rester, le jeune homme repart : même si cela va prendre cinq cents ans, ce temps sera un jour fini ainsi que sa vie.

Il s'en va, il marche encore longtemps, il arrive devant un océan, peut-être le bout

du monde. Dans le sable de la plage serpente une longue barbe blanche qu'il suit pour arriver à un vieillard plus vieux que les deux précédents ensemble. Il est en train de vider la mer avec une petite cuillère en argent. Le jeune homme, qui n'est plus si jeune que ça, refuse l'invitation à rester : peut-être qu'il faudra mille ans pour finir le travail, mais mille c'est toujours moins que « pour toujours ».

Il reprend sa marche le pied léger et le cœur excité : peut-être que la prochaine rencontre sera aussi la fin de sa quête avec son arrivée au pays où l'on vit pour l'éternité. Et quand il y entrera, la mort aura bien à lui courir après, elle ne le trouvera point.

La Mort, de son côté, sait que son moment n'est pas encore venu, mais il s'en approche. Elle pose son œil sur lui, de temps en temps elle l'observe, mais elle n'est pas pressée. Elle sait que, quoi qu'il fasse, il sera à elle.

Un jour l'homme traverse une forêt, au-delà une colline qui dévale vers un désert. Un château de cristal et or brille seul en son milieu. L'homme court vers lui, le cœur qui bâte à mille, frappe à sa porte. Une femme, au visage sans âge, aux yeux qui racontent mille vies, lui ouvre.

– Est-ce ici le château de l'immortalité ?

– Oui, entre, je t'attendais.

La porte se referme derrière lui et il pousse un soupir de soulagement et contentement : oui, il avait raison, cela existe. Il a cherché pendant des dizaines d'années et maintenant il y est arrivé, il a gagné sa partie contre la Mort. Maintenant, elle aura bien à lui courir après, elle ne le trouvera point, il en est sûr.

Sa nouvelle vie commence. La châtelaine lui plaît, il lui plaît, ils deviennent mari et femme. Il savoure la douce vie sous le soleil d'un été permanent, il découvre autour du château un jardin magnifique comme un paradis sur terre et en goûte tous les fruits, il se repose. Le temps passe... Ou mieux, il ne passe pas. Le temps dans ce lieu n'est qu'une succession infinie d'instant présents, il ne passe pas.

Il fait ennui et dans cet ennui, l'homme pense de plus en plus souvent aux pays qu'il a parcourus, aux gens qu'il a rencontrés, à sa famille et à ses amis qu'il a quittés il y a si longtemps. La nostalgie s'installe dans son ventre, dans tout son être, il veut revoir le village d'où il est parti. Sa femme lui dit que cela n'est pas possible, trop loin dans le temps, dans l'espace.

– Tu comprends, ici le temps ne passe pas, mais là dehors des siècles se sont écoulés. Tous ceux que tu as connus sont morts depuis très longtemps. Oublie-les.

Il ne comprends pas, il insiste pour partir voir.

– D'accord, cède et concède sa femme - je te donnerai un cheval qui court vite comme l'éclair, qui peut aller de partout dans le monde et qui pourra t'emmener dans ton village. Tu pourras faire l'aller-retour en un seul jour. Il y a une seule condition, que tu n'en descende jamais. Si seulement ton pied frôle le sol, le cheval disparaîtra et tu ne pourras plus rentrer. Je t'en prie reviens ici.

Lui, il promet.

Le cheval, c'est vrai, court plus vite que l'éclair. Rapidement il passe dans un désert où jadis se trouvait un océan. Aucune trace du vieillard ; de lui, seule la petite cuillère en argent reste dans le sable. Il passe ensuite devant la montagne qui a été déplacée dans la vallée où maintenant le soleil brille de partout, il ne voit que la brouette, pas celui qui l'utilisait. Il galope enfin dans une verte prairie, là où au début se trouvait une forêt épaisse, il voit une hache en argent dans l'herbe mais pas de vieillard. Ils sont sûrement morts tous les trois. Lui, il a bien fait à continuer son voyage ; lui, il a déjà vécu plus longtemps et il vivra à jamais.

Le cheval ralentit aux faubourgs d'une ville à la fois étrangère et connue. Il avance maintenant au pas et l'homme ne reconnaît rien de ce qu'il se souvient de son village natale. Les gens sont différents et le regardent comme s'il venait de la lune. Il demande de son quartier, de sa maison, de sa famille, de ses amis. Per-

sonne ne connaît rien. Il demande à des enfants qui jouent dans la rue, tous secouent la tête sauf un qui s'écrie :

– Moi, je sais. L'homme dont vous parlez, je le connais. Il est parti chercher le pays de l'immortalité et il n'est jamais revenu : c'est une histoire que me raconte ma grand-mère qui l'a eu de la sienne, qui l'avait eu de la sienne, qui...

L'homme comprend qu'il n'a plus rien à faire ici, qu'il ne reverra jamais les gens qu'il connaissait, sa femme avait raison. Maintenant, il n'a qu'à retourner son cheval pour rentrer dans son château et retrouver sa femme qui lui manque déjà. Le jour décline, il galope dans la prairie, filant devant la montagne et dans le désert. Le soleil se couche, la première étoile apparaît dans le ciel encore clair. La dernière forêt à traverser, puis il y aura la plaine avec le château au milieu. Mais là, parmi les arbres, le cheval s'arrête et ne peut plus avancer. Son chemin est bloqué par, étrange, par une montagne de chaussures très usées tombée d'une charrette renversée, tirée à l'évidence par une vieille femme qui s'efforce de la redresser.

– Madame, s'il vous plaît, laissez passer mon cheval.

– Ah, jeune homme, j'ai été très maladroit et la charrette est tellement lourde pour moi. Laissez-moi le temps de ramasser toutes ces chaussures...

– Madame, je vous dis, je suis pressé !

– Alors, venez aider une pauvre vieille, vous qui êtes si jeune et fort. Comme ça vous pourrez repartir plus vite.

L'homme oublie l'avertissement de sa femme, il descend et, dès que son pied frôle le sol, le cheval disparaît. La femme se redresse, elle n'est pas si vieille et frêle que ça. Elle est grande, couverte par un large manteau noir, ses yeux sont brillant comme l'acier.

– Tu me reconnais maintenant ? C'est moi, la Mort. Quand ton moment est venu, je t'ai cherché de partout, longtemps, et je ne t'ai pas trouvé. J'ai sillonné en vain tous les chemins du monde. Où étais-tu ? Tu vois ces chaussures ? Ce sont toutes





celles que j'ai usées en te courant après sans te trouver. Maintenant, tu es à moi. L'homme sait qu'il a perdu la partie.

– La Mort, puis-je te demander un souhait ?

La Mort hausse les épaule, c'est le dernier vœux du condamné à mort.

– S'il te plaît, laisse-moi regarder les étoiles une dernière fois.

Le ciel est maintenant noir de nuit, il n'y a pas de nuages, les étoiles brillent de toute leur intensité. Pendant que l'homme regarde les étoiles, son visage se couvre de rides ; ses cheveux blanchissent, se détachent de sa tête et tombent. Il continue de regarder les étoiles. Son corps de dessèche, sa peau colle à ses os ; ses muscles deviennent flasques et ne le tiennent plus. Il tombe, ses os craquent, se cassent en mille morceaux. Lui il s'accroche aux étoiles, continue de les regarder. Ce qui reste de son corps finit par devenir poussière et le vent l'emporte, mais lui, il continue de regarder les étoiles. Et toujours en regardant les étoiles, il tombe dans un trou, il tombe au plus profond de la terre et les étoiles disparaissent. Là où il se trouve il fait noir, il fait froid et humide, il est complètement et désespérément seul.

Noir, humide, solitude : est-ce cela l'enfer ? Froid, noir, désespoir : est-ce que ça va durer toute l'éternité ?

C'est après très longtemps qu'il voit une petite lumière lointaine, au bout du trou. Avec la dernière étincelle d'énergie qui lui reste, il s'étire, grimpe, rampe dans la terre, de toutes ses forces. Il avance lentement mais sûrement vers la lumière qui s'agrandit au bout du tunnel. Il rampe, grimpe, sort de la terre dans la tiédeur du printemps, parmi les autres arbres de la forêt. La petite pousse verte s'étire encore, grandit et élance ses branches vers le ciel. Elles se couvrent de feuilles et se balancent doucement dans la brise et sous le soleil. L'arbre goûte à ce moment de pur plaisir de vie.

Combien de temps peut vivre un chêne ? Il ne le sait pas mais maintenant cela n'a plus aucune importance.

Adaptation de Frida Morrone d'un conte traditionnel italien (réf. « Le pays où on ne meurt jamais », dans *Contes italiens* recueillis par Italo Calvino)